

La séparation

Dominique, Marie Godfard

Les enfants – deux adolescents, mais je disais quand même « les enfants » – étaient montés dans le taxi au coffre bourré à ras bord de nos bagages. Le chauffeur avait ses mains posées sur le volant. Ne manquait que le nom de l'aéroport... J'ai demandé : « Attendez-moi, s'il vous plaît » et je suis retournée dans la maison.

Là, je me suis figée au salon, mon corps prenant racine malgré moi. Le salon donnait sur un jardin tout en longueur. Au mur, sur la moquette, les marques délavées des meubles comme si leurs ombres avaient été repeintes en clair : on les avait déménagés dans la matinée mais restaient les rectangles de leur projection au sol ou sur le papier peint. Puis, la béance du bureau au plafond couvert de petits miroirs afin d'introduire quelques rais de lumière dans cette pièce trop sombre. Enfin, la salle à manger - cuisine dont j'étais si fière puisqu'elle occupait l'emplacement du garage à notre arrivée, il y a dix ans... Tout ! J'avais tout pensé, de la poignée de porte au motif du carrelage, pour en faire un endroit agréable à vivre où les enfants faisaient leurs devoirs du soir tandis que je m'activais aux fourneaux.

Surtout ne pas aller à l'étage, dans les chambres ! Sinon je vais pleurer à cause de la lumière, de la vue sur la pelouse et sur ce grand platane où des planches maladroitement clouées aux branches évoquent une petite cabane.

Je retourne au salon. Et là, je dis : « Je ne t'abandonne pas, je n'ai pas le choix... Il faut se quitter... » Mais une maison, ça ne répond pas, ça ne s'embrasse pas non plus ! Aussi je plaque mon corps contre le mur, très vite, avant de m'éloigner les yeux baissés. Comme si j'avais honte.

Dans le taxi, on manifeste quelques signes d'énervement. « On va louper l'avion, maman... », malgré une voix en pleine mue. Je garde les yeux baissés parce que je les sais trop brillants. Soudain, une intuition fulgurante me traverse : « La maison va mourir... » Je le sens, j'en suis certaine, même si le verbe ne s'accorde guère à une habitation et qu'il est bien présomptueux de lier des lieux à son propre destin : mon époux et moi, nous apprêtons au deuil d'une union qui tombe en déliquescence au rythme des saisons et de nos retrouvailles de plus en plus rares.

Nous emménageons dans un appartement. Tant mieux ! Ainsi resterai-je fidèle à la maison qui sera à jamais la seule que j'ai habitée et aimée. La procédure de divorce est engagée ; nous ne parlons plus que valeur marchande et argent : ma pension, c'est combien ? Ça, c'est à toi ? Non, c'est à moi... Dans ces discussions de marchands de tapis, nous bradons vingt ans de vie commune. Et avec, la maison qui est mise en vente.

Mon futur ex se frotte les mains car il pense en avoir tiré un bon prix que nous allons nous partager puisque la maison était notre propriété commune. Un soir, pourtant, il me téléphone. Le ton de sa voix est différent, ennuyé mais compatissant. « Tu sais, dit-il, ce n'est pas ma faute... Enfin, il faut que tu le saches : les nouveaux propriétaires ont l'intention de construire un petit hôtel particulier. Ils ont acheté l'adresse, si tu vois ce que je veux dire... »

Très bien ! Le premier coup de butoir me frappe en plein front. Déséquilibrée, légèrement étourdie, je m'assieds très lentement sur le fauteuil que j'ai récupéré – il y en avait une paire, il a pris l'autre. Que de gâchis ! me dis-je en me promettant de ne jamais retourner dans cette ville-là, dans cette rue-là, dans ce couple-là désormais détruit de façon irrémédiable... À l'image de la maison.

